ÉCRIRE, ÉCRIRE, POURQUOI?

Entretien avec
Linda Lê

Écrire, écrire, pourquoi ? Linda Lê

Entretien avec Michel Crépu

Linda Lê et Michel Crépu

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1182
Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information
Année d'édition : 2010
Date de mise en ligne : 17 janvier 2014
Collection : Paroles en réseau
ISBN électronique : 9782842461836

<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

ISBN : 9782842461331
Nombre de pages : 12

Référence électronique

LÊ, Linda ; CRÉPU, Michel. *Écrire, écrire, pourquoi ? Linda Lê : Entretien avec Michel Crépu*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2010 (généré le 02 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1182>>. ISBN : 9782842461836. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.1182>.

© Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2010
Conditions d'utilisation :
<http://www.openedition.org/6540>

Écrire, écrire, pourquoi?

Cycle de rencontres organisé par la Bpi

Lundi 7 avril 2008

Invitée : Linda Lê

Entretien avec Michel Crépu

**Président
du Centre Pompidou**
Alain Seban

**Directrice générale
du Centre Pompidou**
Agnès Saal

Directeur de la Bpi
Patrick Bazin

**Responsable du pôle
Action culturelle
et communication**
Philippe Charrier

**Chef du service
Animation**
Emmanuelle Payen

**Chef du service
Édition/Diffusion**
Arielle Rousselle

**Colloque
Conception
et organisation**
Francine Figuière

**Publication
Chargée d'édition
et mise en page**
Sandra Bocquier

Avertissement :

L'adaptation de cet entretien de l'oral à l'écrit a pu entraîner des modifications de style ou de forme, ce qui explique les différences éventuelles entre cette publication et l'enregistrement réalisé lors de la rencontre.

Écoutez les rencontres sur le site:

<http://archives-sonores.bpi.fr>

Catalogue des éditions:

<http://editionsdelabibliotheque.bpi.fr/>

Distribution numérique

par GiantChair.com

© Éditions de la Bibliothèque
publique d'information/Centre
Pompidou, 2010.
ISBN 978-2-84246-133-1
ISSN 1765-2782

Linda Lê

Entretien avec Michel Crépu

Écrivain et rédacteur en chef de *La Revue des Deux Mondes*

Née en 1963 au Viêtnam, Linda Lê avoue volontiers qu'elle n'a plus une connaissance intime de sa langue natale. Le français appris dès l'enfance, à Saïgon, est devenu, sinon sa patrie, du moins un espace mouvant qui lui permet tout ensemble de se désabriter et de trouver une ancre flottante. Arrivée en France en 1977, deux ans après la fin de la guerre du Viêtnam, elle a pris le chemin de la littérature. Lire, ou recevoir une « averse de lumière », dirait Marina Tsvetaïeva, questionner les « fables des origines », dirait Henri Michaux. Écrire, ou ravauder le temps effilé, entrelacer les mailles de la mémoire et tisser des fictions auxquelles elle aurait aimé donner ce titre d'un recueil d'Armand Robin : *Ma vie sans moi* – mi-vie, survie, outre-vie.

En juin 2010, le Centre national des lettres a attribué à Linda Lê la bourse Cioran pour son projet d'essai littéraire consacré aux « exilés, apatrides ou étrangers », qui, à l'instar de Cioran, « ont changé de langue, brouillé les frontières ».

Aux Éditions Christian Bourgois :

Calomnies, 1993

Les Dits d'un idiot, 1995

Les Trois Parques, 1997, prix Fénéon 1997

Voix, 1998

Lettre morte, 1999

Les Aubes, 2000

Autres jeux avec le feu, 2002

Personne, 2003

Kriss, suivi de *L'Homme de Porlock*, 2004

Le Complexe de Caliban, 2005

Conte de l'amour Bifrons, 2005

Les Évangiles du crime, 2007

In memoriam, 2007

Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau, 2009

Tu écriras sur le bonheur, 2009

Cronos, 2010

Linda Lê lit un extrait de *Cronos*, son dernier roman sur :

<http://www.telarama.fr>

Michel Crépu : Quelques mots sur l'itinéraire de Linda Lê, qui a publié, à l'automne dernier, *In memoriam*, qui faisait suite à de nombreux ouvrages déjà parus, *Les Évangiles du crime*, *Calomnies*, *Les Dits d'un idiot*, *Les Trois Parques*, *Voix*, *Lettre morte*, *Les Aubes*, *Autres jeux avec le feu*, *Personne*, *Kriss*, *Le Complexe de Caliban*, *Conte de l'amour bifrons*. Linda Lê est née au Vietnam en 1963, à Dalat. Elle vécut avec sa famille à Saïgon, quittant le Vietnam en 1977 pour arriver d'abord en France, au Havre puis à Paris, où elle rencontre Cioran et d'autres. Ce parcours biographique que nous avons évoqué a une valeur qui n'est pas seulement d'ordre informatif mais une valeur de matrice, d'entraînement, de quelque chose qui a mis en mouvement un trajet d'écriture, une expérience d'écriture. Nous avons imaginé un petit scénario : ponctuer notre travail de différentes lectures, qui peuvent constituer, pour chacune d'entre elles, un lieu d'échos, de questions, de relances. Je vais proposer à Linda de commencer. Linda a choisi de lire un texte de Roger Laporte.

Linda Lê : C'est un texte de Roger Laporte, extrait de son dernier livre, *Moriendo*.

Poursuivre est un impératif auquel il faut répondre, et non point une énigme à déchiffrer : je ne parviendrai donc jamais à comprendre vraiment pourquoi écrire, ou plutôt cette modalité d'écrire sans laquelle jamais je n'aurais parlé de Biographie, achemine vers l'inconnu, l'étranger à jamais, vers je ne sais quoi d'insupportable auquel pourtant je demeure lié par serment mais aussi par désir. Si je garde l'esprit et le cœur tournés vers ce point extrême ; si j'ai constamment le souci du langage le plus juste, des pensées me viennent qui me frayent un chemin, mais un chemin de moins en moins praticable. Je ne puis avancer davantage faute de la force – ou du courage ? – nécessaire pour penser l'épreuve, pour supporter une souffrance encore plus aiguë : qui pourtant ne serait pas l'ultime : loin de la terre des hommes vers laquelle je ne puis ni ne veux revenir ; loin de la zone d'effondrement vers laquelle j'aurais dû retourner, resterai-je paralysé, coincé dans cet entre-deux, prisonnier d'un piège qui pourtant n'existe pas ? – ... – La persévérance stérile avait fait place à une patience nue, sans limite, mais, à ma propre surprise, j'en vins à penser que si le désœuvrement, une souffrance par conséquent sans nom, était mon destin, je l'accepterais et même je l'aimais. Je ne suis pas passé sur l'autre rive ; la séquence n'a pas pris fin ; la souffrance ne s'est pas dissipée, mais j'ai connu un semblant de sérénité. Quelque courage m'a été redonné, mais de nouveau je suis seul et je crains d'être incapable de répondre à la longue attente.

Une fois encore il me faut franchir les portes de l'effroi, non pour les dépasser, pour parvenir au cœur royal du labyrinthe, mais seulement pour m'approcher de ce qui demeure, de ce qui demeurera à une distance infime, infinie, pour me retrouver par conséquent à l'orée d'une douleur dont je ne sais rien, dont sans doute, jamais je ne saurai rien, si ce n'est qu'elle garde mon secret, un secret de vie et de mort. Aurai-je donc pénétré une seule fois dans cette zone interdite où biographe et signataire auraient pu ensemble disparaître, dans cette

région fermée où le pressentiment d'une fin prochaine n'a peut-être été qu'un moyen illusoire d'échapper pour un temps à un supplice sans fin et peut être sans vérité? Je l'ignore. La réponse – jamais je ne la connaîtrai – aurait été donnée si j'étais parvenu au bout de mon aventure, jusqu'à cette épreuve inconnue en regard de laquelle tout ce que j'ai subi jusqu'à ce jour, même le plus dur, n'aurait été qu'une parodie de cette épreuve, je l'ai affirmé plusieurs fois, a déjà avorté en un autre temps et provoqué un inimaginable désastre dont ma misère est le lointain contrecoup. Faut-il vraiment désespérer que l'histoire tourne autrement, qu'il y ait encore une chance, même faible, de trouver le mot de passe, de parvenir à la délivrance, ou bien, comme à présent je suis disposé à l'admettre, dois-je non seulement consentir mais participer à la répétition accablante, à l'aggravation de..., mais de quoi au juste, et pourquoi?

Comment m'approcher davantage? En ne taisant pas plus longtemps ce que j'ai volontairement passé sous silence, ce que je crains le plus: le retour de l'écart, de cet écart qui a rompu le but, brisé la douleur vers laquelle cependant je me tourne et m'achemine en vacillant, ce lieu indécis, sans contours, sans abords, unique pourtant, qui ne cesse d'errer autour de sa propre figure. Cette oscillation immobile – je l'ai découvert depuis longtemps mais je l'ai trop occulté – touche à la racine du malheur: si je ne réprimais plus la douceur, la violence d'un tremblement infime, incessant, j'apprendrais sans doute que l'« écart », la « chose-en-souffrance », pourtant inconciliables, relèvent d'une même douleur qui durera jusqu'à la fin du monde.

Loin de moi, tout près, qui donc exhortait et suppliait: « Au tout dernier moment, ne te détourne pas en dépit de l'effroi immense »?

(Écouter la lecture sur [archives sonores](#), repère: 4 min 15 s)

5

Linda Lê
Entretien avec
Michel Crépu

Michel Crépu: Ce texte magnifique d'un écrivain aujourd'hui un peu oublié, un peu effacé, éclaire parfaitement la raison pour laquelle j'ai été personnellement content qu'on organise cette soirée. Vous entendez lire ce texte, je me disais que dans le paysage littéraire qui est le nôtre aujourd'hui, vous êtes une des rares personnes à donner au lecteur le sentiment d'être reliée encore, non seulement à la bibliothèque, ce qui est déjà une grande chose, mais à un certain lieu de la bibliothèque dont il est difficile, voire impossible, de parler. D'une certaine manière, c'est l'enjeu de ce texte que vous venez de lire et que l'on pourrait caractériser par opposition – d'une manière très caricaturale – à une littérature dite de distraction, de voyage, et qui a sa place dans votre univers. On le voit bien, par exemple, en lisant *Le Complexe de Caliban* où vous évoquez Stevenson, parmi d'autres, que l'on pourrait caractériser de lieu d'expérience. Les choses ne sont pas données dès le départ suivant un répertoire de codes que l'on peut utiliser, dont on connaît la grammaire, mais où les conditions de la création sont immédiatement soumises à une expérience de dépossession, de dénuement et qui nous entraîne dans ce lieu, cette zone, dans ce territoire très particulier à la bibliothèque où certains noms se retrouvent. Ce sont des noms que l'on

croise chez vous, je pense à Marina Tsvetaïeva¹ – dont nous lirons peut-être un texte tout à l’heure – mais aussi à Stig Dagerman², Ingeborg Bachmann³, des gens qui comptent pour vous. À travers la lecture de ce texte, vous retrouvez-vous dans cette approche de la littérature ?

Linda Lê : Ce qui me touche le plus dans ce texte de Roger Laporte, qui n’est pas pour moi un écrivain oublié mais un écrivain qui s’est toujours retranché dans la solitude – ce qui fait qu’il n’a qu’une poignée de lecteurs mais peut-être les meilleurs, les fameux « *happy few* » – c’est que sa vie a été consacrée à l’écriture de ce qu’il appelle tantôt sa biographie tantôt sa thanatographie. Ce qui me touche chez lui, c’est cette exigence d’écrire. Comme il le dit : « Il faut franchir les portes de l’effroi. » Il y a dans l’exigence d’écrire à la fois de l’attrait – mais en essayant d’éviter de vouloir séduire à tout prix – et une grande part d’effroi devant l’audace d’une telle entreprise. Il y a aussi l’effroi d’affronter ses doubles, que ce soient les écrivains que nous lisons ou ses propres démons sur lesquels il nous faut opérer une sorte d’exorcisme. J’ai toujours conçu l’écriture comme une forme de conjuration mais les fantômes sont toujours là, que ce soient les chers disparus, qui sont les auteurs qu’on exhume, ou les absents qui sont toujours présents.

Michel Crépu : Une chose assez frappante à la lecture de ce texte de Roger Laporte est la confrontation de deux choses qui sont diamétralement contradictoires l’une avec l’autre : l’expérience d’intimité de quelqu’un qui a affaire à lui-même, au plus intime de lui-même et qui en même temps ressent cette intimité comme un lieu d’ignorance. Il sait parfaitement qu’il est confronté à quelque chose de très précis, qui le concerne lui et personne d’autre ; en même temps, il ne sait rien. Il est exposé à une sorte d’ignorance radicale. Il le dit à un moment : « Il y a un secret qui me concerne, moi, mais peut-être que je ne saurai jamais ce que contient ce secret. »

6

Linda Lê
Entretien avec
Michel Crépu

Linda Lê : Je crois que c’est peut-être le paradoxe de l’écriture. Nous partons toujours de nous-mêmes. C’est un point d’ancrage et, en même temps, ce soi-même disparaît au moment où l’on écrit. C’est vrai qu’une des expressions que je préfère, qui est le titre d’un recueil d’Armand Robin, est *Ma vie sans moi*. Comment écrire ma vie sans y être mais en tâchant quand même d’aller au bout de soi ? L’écriture est à la fois une expérience de dépossession et de reconquête. J’écris à partir de moi-même mais je ne sais pas qui je suis au moment où j’écris. Cette exigence d’écriture commande tout. Peut-être aussi y a-t-il une sorte de maladie à l’origine de l’écriture, non de névrose car je ne sais pas ce que signifie la névrose, mais une forme de maladie : la maladie d’écrire dont on attend une certaine guérison à travers les mots ? Peut-être une réparation, que ce soit du deuil, de l’absence d’une transcendance, de l’absence de l’autre ? Ce qui me touche aussi, dans le texte de Roger Laporte, c’est que ce sont presque ses derniers mots. C’est presque un testament. Il décide d’arrêter d’écrire ; c’est une des interrogations qui m’ont toujours taraudée : la tentation du silence. Pourquoi, à partir d’un certain moment, décide-t-on qu’on en a fini avec la littérature ? On en a fini avec les mots, on tire le rideau. Il y a des exemples nombreux et célèbres.

Michel Crépu : Vous dites la tentation du silence ?

Linda Lê : La tentation du silence, oui. Comme si le silence parlait plus fort que ce qu'on pourrait trouver à dire et pour conjurer une certaine incapacité à vivre à travers les mots.

Michel Crépu : Ne pensez-vous pas que cette tentation du silence, à laquelle on peut succomber dans certains cas, n'est pas aussi une sorte de corps-à-corps, un débat ou une confrontation avec le contraire du silence ? Non pas forcément le bavardage mais le problème de la forme à partir du moment où l'on décide d'entrer en écriture, de se livrer au langage et inévitablement aux événements qui vont en découler. Est-ce que cette question de la forme n'est pas justement l'effroi majeur ?

Linda Lê : J'aime le mot « corps-à-corps ». Le mot « forme » me gêne un peu car on a l'impression que ça peut supposer des fioritures, une certaine habileté aussi. Je n'aime pas beaucoup les livres où l'on sent l'habileté, la fabrique. C'est peut-être au moment où le corps-à-corps devient impossible qu'il y a la tentation du silence, comme si on mettait une très grande distance avec les mots et que l'on cessait de croire en leur pouvoir.

Michel Crépu : Parce que la tricherie est plus forte ? Parce qu'il n'y a pas de vérité dans le langage ?

Linda Lê : C'est plutôt les moments de doute. Louis-René des Forêts a très bien écrit sur cette espèce de suspicion que l'on peut ressentir à certains moments, sur l'idée que l'on ne croit plus à la puissance démiurgique du verbe. Le verbe peut-il sauver ? En ne s'attachant qu'à la forme, ne tomberions-nous pas dans le verbalisme ? C'est en creux ce que dit *Le Bavard* de Louis-René des Forêts.

7

Linda Lê
Entretien avec
Michel Crépu

Michel Crépu : Ce qui rappelle un texte de Roland Barthes, ou du moins un passage qui figure dans *Le Plaisir du texte*, paru dans les années soixante-dix. Il parle de Georges Bataille, de ses textes terribles qui tentent d'exprimer l'impossible, de ce que ce mot signifie pour Bataille et, au final, constate que les textes les plus terribles ont toujours en eux une part de coquetterie.

Linda Lê : Il dit aussi : « S'ils veulent être lus. » C'est vrai que c'est le danger si on veut séduire à tout prix, attirer le chaland, travestir en quelque sorte ce qu'il y a de terrible dans un texte, l'adoucir ou l'édulcorer.

Michel Crépu : Vouloir être lu équivaut-il à emballer ?

Linda Lê : Je pense qu'on ne peut mentir. On ne peut écrire sans vouloir que notre livre soit lu. Je n'ai jamais écrit en pensant à un lecteur, qu'il soit idéal ou que ce soit un importun qui me houspille pour me mener dans telle ou telle direction, en pensant que j'agacerais un lecteur qui aimerait un livre plus allègre... Je ne songe jamais au lecteur. Une fois le livre terminé, il ne m'appartient plus et je suis heureuse de connaître les réactions de ceux qui le lisent, comme si on

me parlait d'un livre de Roger Laporte. Roland Barthes dit que « s'ils veulent être lus, il ne faut pas que cette idée précède l'écriture ». Je voudrais vous lire maintenant un extrait d'une lettre que Herman Melville, qui est en train de terminer *Moby Dick*, adresse à Nathaniel Hawthorne, le 1^{er} juin 1851.

Je parlais de la baleine, elle était dans ses tressauts comme disent les pêcheurs quand je l'ai quittée voici quelque trois semaines...
(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère : 28 min 15 s)

Michel Crépu : Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans cette lettre écrite par Melville à Nathaniel Hawthorne, autre écrivain américain, auteur notamment de *La Lettre écarlate*, de *La Maison aux sept pignons* et de plusieurs contes traduits à l'Imprimerie nationale?

Linda Lê : Son humour et son irrévérence. Il y a quelque chose de fraternel entre ces deux écrivains, ce qui est très rare. Là, il y a à la fois du respect et de l'ironie. Roger Laporte est plus dans la souffrance de se sentir par moments dans une impasse, tandis que chez Melville, même si *Moby Dick* est assez effroyable, on reconnaît, comme dans beaucoup de ses livres, cette manière de parler à la légère de la littérature.

Michel Crépu : Cette question de l'ironie ou de l'auto-ironie est-elle importante pour vous? Il y a notamment dans *Les Trois Parques* une sorte de jubilation qui rappelle un autre écrivain, qui semble être très proche de vous : Gombrowicz.

Linda Lê : Oui, il était très important pour moi quand j'avais une vingtaine d'années. *Les Trois Parques* est un livre qui appartenait à une époque. C'était une veine imprécatoire et féroce, il y avait beaucoup plus de férocité que d'ironie. Une férocité qui m'a beaucoup libérée.

8

Linda Lê
Entretien avec
Michel Crépu

Michel Crépu : Il y a quelque chose d'allègre dans cette férocité et dans cet ouvrage. C'est intéressant de voir comment, à un certain moment de l'expérience du travail d'écriture, intervient cette puissance de l'ironie. C'est quelque chose que l'on ressent comme une force qui contribue probablement à l'accouchement d'une vérité. J'aime ce mot dans la lettre de Melville : il parle à un moment de l'« écrivain véridique ».

Linda Lê : Il dit aussi qu'il y a toujours une part de boniment. Comment un livre peut-il essayer de tendre vers l'absolue vérité et qu'en même temps la maxime isolée, comme celle de Goethe, peut finalement apparaître comme un boniment? Les livres peuvent-ils être d'un certain secours, pour l'auteur lui-même dans un premier temps, puis pour le lecteur?

Michel Crépu : On peut penser à un autre écrivain, que vous avez rencontré, qui est Cioran.

Linda Lê : Ce que j'ai appris à l'école de Cioran, c'est justement cette ironie qui interdit tout apitoiement sur soi. Il m'a aidée à regarder les

choses avec une distance ironique tout en usant beaucoup de paradoxes. Il m'a aussi appris la manière de vivre toujours en étranger. Je ne parle pas seulement d'être d'une origine autre, mais de vivre en étranger par rapport à un certain ordre, à un certain mode tel qu'il est, à la langue elle-même.

Michel Crépu : Est-ce aussi une façon pour vous de conjurer une tentation autobiographique au sens strict ?

Linda Lê : Oui, je me refuse la plupart du temps à écrire des autobiographies. Je pense que la difficulté est de transmuier. Bien entendu, des éléments de ma vie se retrouvent çà et là dans mes livres, mais je me suis toujours gardée de cette tentation d'écrire des livres où serait livrée de manière brute l'autobiographie. Même si j'ai beaucoup d'admiration pour Michel Leiris, et que je ne pense pas que *Fibrilles* et les autres livres soient strictement autobiographiques au sens où il débellerait sa vie, je crois au pouvoir de la fiction. La fiction permet de prendre de la distance avec soi, de larguer les amarres, de prendre le large et de voir les événements de sa vie de très loin.

Michel Crépu : Autrement dit, il n'est pas question d'imagination ?

Linda Lê : Ça peut l'être, j'utiliserais plutôt le terme de transfiguration. Non pas dans le sens où ce serait d'idéaliser mais de transfigurer des motifs qui seraient usés si l'on s'en tient aux faits bruts.

Michel Crépu : Ce sont des choses que l'on ressent à la lecture de vos livres. Ce sentiment que le récit, la fiction n'est pas pour autant une histoire. Dans vos personnages, c'est comme si vous contourniez ou évitiez le piège de la psychologie. Il n'y a pas de psychologie dans vos livres, qui serait encore un reliquat du fait brut, d'une espèce de réalisme. Vous n'êtes pas une réaliste.

Linda Lê : Le réalisme psychologique est à mes yeux une plaie qu'il faut éviter à tout prix quand il s'agit d'écrire. Je crois que les livres que j'ai pu écrire, même ceux écrits sous l'emprise de la colère ou d'une certaine indignation, comme *Les Trois Parques*, ou sous l'emprise d'un certain sentiment d'être projetée hors du monde, de ne plus appréhender la réalité, que tous ces livres ont un caractère onirique. Je crois que c'est aussi parce que j'ai beaucoup lu Nerval, auteur important dans mon adolescence. Même les livres qui ont trait à des événements, ce qu'on appellerait des perturbations dans l'existence, j'ai veillé à leur garder un caractère de rêve.

Laissez-moi vous lire une lettre de Marina Tsvetaïeva à Rilke. Marina Tsvetaïeva est, à ce moment-là, exilée en France. Elle écrit à Rainer Maria Rilke, lui-même réfugié en Suisse. Ce texte est pour moi un manifeste. C'est un extrait de la lettre du 6 juillet 1926.

*Cher Rainer,
Goethe dit quelque part qu'on ne peut rien réaliser de grand dans une
langue étrangère – cela m'a toujours paru sonner faux...
(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère : 48 min 40 s)*

Je pense qu'elle parle de manière générale : suffirait-il de se dire poète français pour appartenir à une nation ? Un poète peut-il appartenir à une nation, ou écrire de la poésie ne serait-il pas déjà vouloir être ailleurs ? J'aime cette idée d'être ailleurs, même en ayant un certain point d'ancrage, peut-être est-ce cela écrire ? Pas dans l'idée d'une évasion dans une lecture qui vous fait oublier la réalité, mais dans le sens d'une rupture avec le monde. C'est un mot que j'ai toujours aimé.

Michel Crépu : Y a-t-il une spécificité du poème ? Est-ce que quand vous lisez Hölderlin, Rimbaud ou Nerval, signifiés comme étant de la poésie, cela compte ? Est-ce que cela compte, ces histoires de poésie, de roman ?

Linda Lê : Je ne crois pas du tout en la séparation des genres. Certaines lettres d'Artaud me paraissent parfois de véritables poèmes en prose. Les carnets de Marina Tsvetaïeva sont aussi des concentrés de poésie. Mais c'est étonnant d'entendre dire d'un roman qu'il est d'une intensité poétique. On a l'impression qu'il est simplement d'un lyrisme un peu forcé. Il ne suffit pas de convoquer quelques mots comme « l'éternité », « la mort » qui vient avec sa faucheuse, pour que ce soit poétique. Même des textes de Thomas Bernhard, qui a une certaine brutalité dans l'expression quand il écrit ses romans, me paraissent aussi poétiques dans le sens que définirait Trakl⁴. Je ne vois pas de frontière entre la poésie et le roman. Je ne considère pas qu'il y a une sorte de suprématie de la poésie sur le roman.

Michel Crépu : Vous ne diriez pas que, dans certains cas, l'accomplissement de la rupture est porté à son sommet, précisément dans certains poèmes ou dans certains événements de langage où le mot poésie vient à la bouche parce que ça vient comme ça ?

10

Linda Lê
Entretien avec
Michel Crépu

Linda Lê : Oui. Quand il y a en quelque sorte insurrection des mots et quand il y a la manière de faire des courts-circuits dans le langage, ce que prônait beaucoup André Breton. À ce moment-là, le texte possède cette étrangeté qui peut être une définition de la poésie.

Michel Crépu : Peut-être pouvez-vous nous lire un extrait d'*In memoriam*⁵ avant de prendre quelques questions dans la salle ?

Linda Lê :

Je serais devenu fou si je n'avais pas écrit ce livre. La folie me guettait cependant : à peine l'avais-je terminé que je le brûlai. Mener à bien l'œuvre de sa vie et la détruire, est-ce extravagant ou sensé ? Je n'avais pas besoin de me poser la question. J'oscillais entre le rêve et la réalité...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#) : 57 min 10 s)

Public: Lorsque vous écrivez, est-ce pour combler cette distance ?

Linda Lê: Il y a peut-être une reconquête du terrain. Être ailleurs, c'est aussi une manière d'être dépossédée de ce que peut être ma vie et, à supposer qu'on aboutisse à quelque chose, il s'agit peut-être de retrouvailles plus que de combler la distance. D'un autre côté, j'aimerais aller toujours plus loin à chaque livre.

Public: Il semblerait que dans *In memoriam*, le cinéma soit en toile de fond. Par conséquent, dans quelle mesure le cinéma vous influence-t-il dans l'écriture ?

Linda Lê: Le cinéma me nourrit. Il y a beaucoup de séquences de grands films qui me sont restées en mémoire, qui m'accompagnent. Je vais revoir beaucoup de films mais je me refuse à écrire des livres qui seraient d'une écriture cinématographique, c'est-à-dire d'un style télégraphique, rapide et visant à l'efficacité visuelle. C'est une passion avant tout qui m'accompagne, mais je sépare la littérature et le cinéma. Sauf exception, j'ai toujours été déçue par les adaptations de romans au cinéma. Peut-être que les plus réussies sont les films qui partent d'un roman mais qui l'adaptent très librement.

Public: Pourquoi parlez-vous très souvent de « refus » ?

Linda Lê: J'ai l'impression que je dois me fixer des règles, une forme d'éthique. Des règles à partir desquelles j'essaie de faire des choses qui ne cèdent pas aux facilités.

Public: Vous dites que « vouloir être lu ne doit pas précéder l'écriture »,

est-ce pour cela que vous avez renié vos trois premiers livres⁶ ?

Linda Lê: Non, c'est parce que je ne m'y reconnais plus, comme si un miroir me renvoyait un visage totalement inconnu. Il y a eu une cassure dans ma vie et à partir de là j'ai décidé d'écrire d'autres livres. Mais c'est sans douleur, je ne me sens pas coupable de les avoir écrits, je n'ai pas de remords. Renier est un terme un peu fort, je ne les fais plus figurer dans ma bibliographie. C'étaient des tentatives.

Public: Comment écrivez-vous ? Qu'est ce qui déclenche l'écriture ?

Linda Lê: Je travaille tous les jours, de manière continue. Ce qui provoque l'écriture peut venir de différentes manières. Ce peut être un rêve, mais c'est toujours une obsession qui prend forme.

Public: Vous dites être en rupture lorsque vous écrivez ; créer, est-ce être hors de la vie ?

Linda Lê: C'est le paradoxe, écrire et vivre sont inextricablement liés. Mais écrivons-nous en s'extrayant de la vie pour écrire quelque chose justement qui contienne de la vie ? Il s'agit plutôt de s'extraire de la pesanteur de l'existence pour pouvoir écrire quelque chose qui contienne la quintessence de la vie.

11

Linda Lê
Entretien avec
Michel Crépu

Notes

¹ Marina Ivanovna Tsvetaïeva, poétesse russe (1892-1941). ↑

² Stig Dagerman, écrivain et journaliste suédois (1923-1954). ↑

³ Ingeborg Bachmann, poétesse, romancière et nouvelliste autrichienne (1926-1973). ↑

⁴ Georg Trakl, poète lyrique autrichien (1887-1914). ↑

⁵ Éditions Christian Bourgois, 2007. ↑

⁶ *Un si tendre vampire* (1986), *Fuir* (1987), *Solo* (1988). ↑